

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 9 JUILLET 1887



L'HOMME DE LA PROVIDENCE.

La Providence est dans son cabinet de travail. Elle est assise dans un fauteuil devant une table chargée de papiers. Elle paraît plongée dans une méditation profonde. Elle songe probablement aux nombreuses affaires qu'elle a sur les bras depuis six mois. Elle vient de rédiger quelques instructions aux saisons de 1887 qui ont été très dérangées depuis le commencement de l'année. Elle a cacheté une lettre contenant des commandes de tremblements de terre, d'inondations et de divers fléaux pour éprouver les mortels. Son petit commis, le Hasard, est chargé de l'exécution des petits détails.

Un coup de sonnette à la porte annonce l'arrivée d'un visiteur.

Le Hasard ouvre la porte et informe la Providence que son homme, M. Mercier, désire avoir une entrevue avec elle.

—C'est bien, faites entrer, dit-elle, en lisant la carte que le Hasard lui a présentée.

HONORE MERCIER,

L'homme de la Providence.

Sur un signe de la maîtresse de céans, le premier ministre de Québec prit un siège, et exhiba ses certificats.

La Providence mit ses lunettes et examina les papiers avec une attention concentrée. Son front se plissa et un sourire d'incrédulité retroussa les coins de sa bouche.

—Comme ça, monsieur Mercier, vous êtes mon "homme," pour la province de Québec ! Vous êtes revêtu d'une charge très importante. Avez-vous songé sérieusement à la responsabilité que vous assumiez ?

—Certainement, madame. C'est un personnage haut placé qui m'a fait obtenir les certificats que vous tenez. C'est le G. V. Trudel.

—Ah ! ah ! c'est le G. V. Il n'en fait jamais d'autres. Il se mêle un peu trop de mes affaires. Il faudra que j'y mette ordre. Dans tous les cas, puisque vous avez été bombardé mon "homme," je vais vous donner une chance pour une année. Qu'avez-vous à me demander aujourd'hui ?

—D'abord, madame, vous savez qu'il n'y a plus de lieutenant-gouverneur dans ma province. Il m'en faudra un selon mon cœur.

—La résignation de M. Masson me cause de sérieux embarras. Il y a quatre ou cinq personnes que je pourrais suggérer, mais je sais d'avance qu'elles n'accepteront pas la position. Chapeau, Langevin, Caron, Lacoste, n'aiment pas les déménagements, pas plus que les juges Angers et Mathieu. Il y aurait peut-être moyen de surmonter la difficulté en nommant un Anglais. On leur a bien donné une chance pour la mairie de

Montréal, et je ne vois pas pourquoi on ne leur laisserait pas la lieutenance pour au moins un terme.

—De fait, moi, je m'arrangerais mieux avec un Anglais qu'avec un Canadien. Les Canadiens, voyez-vous, aiment trop à se fourrer le nez dans les affaires des autres.

—Je vais jongler sur cette question et dans deux ou trois semaines, vous aurez ma réponse. J'ai beaucoup de tracas pendant les vacances. Les ministres d'Ottawa ont la manie de voyager ; les uns vont passer le temps des chaleurs dans le golfe, et les autres se rendent dans les vieux pays. Il faut absolument que je les surveille de près, afin qu'il ne leur arrive aucun accident. Quant à vous, "mon homme," vous aimez beaucoup à trotter. Vous allez emprunter \$3,500,000. Il me semble que vous n'avez pas besoin de vous déplacer pour cela. Vous avez déjà fait un voyage à New-York et vous avez maintenant envie de traverser l'océan. Vous avez M. Shehyn, votre trésorier, qui doit se charger de cette affaire-là. Laissez-le agir à sa façon. Il doit être capable de faire l'emprunt lui-même. Je n'aime pas les voyages en Europe ; c'est si coûteux et si dangereux. Qui est-ce qui vous empêche d'avoir un agent honnête à Londres ou à Paris, pour vous y trouver l'argent ? Je vous conseillerais de rester chez vous. Rappelez-vous de votre ami Joly. Qu'a-t-il gagné à faire le voyage de Londres dans l'affaire Letellier ? Il n'a réussi qu'à gâter sa cause. Canadiens, restez chez vous autant que vous pourrez, vous n'avez rien à gagner de l'autre côté. Ces voyages coûtent énormément cher et c'est la province qui en paie la façon.

—J'espère, madame, que vous allez me donner bientôt vos instructions relativement à la loi des asiles. La question est très délicate, et je crains beaucoup d'avoir des difficultés avec le G. V. Trudel.

—C'est justement là où je vous attends. Je n'aimerais pas pour tout l'or du monde voir embêter "l'homme de la Providence" par des individus qui ne sont pas en bonne odeur à Rome. Je vous dirai franchement, "mon homme," que cette loi des asiles peut être cause que je serai obligée de vous congédier. Vous avez un rôle important à remplir dans notre pays et avant une année vos compatriotes auront à vous juger sur vos actes. Songez que pendant la dernière session vous n'étiez pas à mon service et que je ne pouvais pas vous diriger. Aujourd'hui que vous êtes "mon homme," montrez-vous digne de ma confiance. A la prochaine réunion du Parlement de Québec, j'espère bien que vous allez présenter tous les bills que vous avez rentrés. Ce sera alors le *tu autem*. Vous parlez beaucoup de conférences entre les provinces pour régler leurs rapports avec le gouvernement d'Ottawa. A quoi tout cela va-t-il aboutir ? Si les provinces se fourrent dans des guêpiers, est-ce au gouvernement fédéral de les en tirer ? Si chacune d'elles demande des *better terms*, le trésor du pays ne pourrait y suffire. Croyez-moi, "mon homme," avec votre conférence projetée vous allez faire de la bouillie pour les chats. Ne perdez pas votre temps à chercher midi à quatorze heures. Occupez-vous à quelque chose d'utile à la province de Québec et vous aurez la chance de passer encore quelque temps à Québec. Vous êtes mal parti, bien mal parti. Songez à quelque chose de sérieux, afin d'être digne d'être mon employé. Au revoir, monsieur, il faut que je parte immédiatement pour la France, où les choses commencent à se gâter. J'ai un mot à dire au général Boulanger.

LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA.

Baptiste.—Je viens de lire l'*Etendard* de mardi dernier, comment ça se fait-il que ce journal n'est pas comme les autres. Son premier article ne parle que d'un bazar à Biddeford.

Ladébauche.—Ce bazar devait être bien extraordinaire. Je suppose qu'il a été organisé par un ami du grand vicaire.

Baptiste.—Oui, parce que l'*Etendard* dit que les profits ont été de onze mille cent cinquante. Après ça le journal a trois colonnes

sur le même bazar. C'est terrible de voir les compliments qu'il fait au curé de Biddeford.

Ladébauche.—Ah ! je comprends maintenant toutes ces belles paroles. Ne vois-tu pas, mon fils, que le G. V. en apprenant que le curé de Biddeford avait fait \$11,100 a résolu immédiatement de lui tirer une carotte. Il faut de toute nécessité que le G. V. se fasse payer sa dime. En voyant cet article dans l'*Etendard* le public intelligent a compris que la carotte était mûre.

Baptiste.—Poupa, peux-tu me dire la dimension de la carotte que le G. V. tirera à Biddeford.

Ladébauche.—Le calcul est facile. Etant donné le nombre de lignes d'éditorial publiées dans l'*Etendard*, on les divise par la circonférence de la carotte. Il est probable que dans ce cas la carotte sera d'environ \$300.

Baptiste.—Ces \$300 ça se paie-t-il tout d'un coup ?

Ladébauche.—Non, mon fils, c'est payable par billets payables à long terme.

Baptiste.—Peux-tu me dire, poupa, quelle est la plus grosse de toutes les carottes du G. V. ?

Ladébauche.—Certainement, mon fils, c'est celle qui a été tirée il n'y a pas bien longtemps dans le jardin de M. Vinet. Cette carotte est colossale. Elle donne \$800 par année de rente alimentaire au G. V. pour le restant de ses jours.

Baptiste.—Mon Dieu, qu'il doit être heureux le G. V. avec toutes ces belles carottes !

COUPS D'ARCHET

Quels sont les charretiers les plus vertueux de Montréal. Ce sont ceux du bureau de santé parce qu'ils mènent des vies d'anges.

Chez un marchand d'oiseaux. Une vieille fille.—Ce perroquet est-il à vendre ?

Le marchand.—Oui, madame. —Peut-il parler ? —Non ; mais il comprend tout ce qu'on lui dit.

Sur un vapeur. —Qu'est-ce que vous lisez là ? —C'est un livre très utile pour ceux qui ne savent pas nager.

—Comment ça ? —Si vous tombez à l'eau tout ce que vous avez à faire c'est d'ouvrir le livre à la page 79 et d'y lire les instructions. Alors vous serez sauvé.

Encore un écho de la dernière St-Jean Baptiste.

La fête avait un caractère tellement castor que la rédaction du menu du banquet s'en est sentie.

Pour faire de l'esprit, on avait désigné le jambon comme jambon national.

Jambon national ! Ça nous a fait rêver. Ce jambon a dû être évidemment enlevé au cochon national que Senécal voulait faire peser en sa présence avant de l'acheter.

Un poète lisant un journal : On vient de placer une tablette commémorative sur la muraille de la maison où a vécu Shakespeare.

Un ami.—Il arrive fréquemment que l'on indique comme cela au public l'endroit où un grand poète a vécu.

Le poète avec un soupir : J'espère que quelqu'un en fera autant pour moi lorsque je serai mort.

L'ami.—Je n'en doute pas.

Le poète.—Le pensez-vous réellement ?

L'ami.—En effet je le crois.

Le poète.—Et quelle inscription pensez-vous que l'on mettra sur la tablette.

L'ami.—Chambre à louer.

UN SOPORIFIQUE NOUVEAU.

Un monsieur sommeillait dans un fauteuil dans la salle de lecture de l'hôtel Jacques-Cartier, en tenant l'*Etendard* à la main.

Un pensionnaire qui voulait s'emparer du journal nous ignorons dans quel but, enleva délicatement la feuille convoité des mains du dormeur. Celui-ci, cependant se réveilla en retenant le journal.

—Je vous demande pardon, fit-il d'un ton fâché, mais je garde ce papier.

—Oui, je le sais, mais vous étiez endormi.

—Oui, mais je n'avais pas encore fini mon somme. Du moment que je me réveillerai vous pourrez avoir la gazette.

Cette année il n'y a pas beaucoup de changements dans les engins de pêche ; à l'exception du *flask* qui a un peu plus de corps et un col un peu plus raccourci.

Le doyen des typographes de Montréal est employé à la *Minerve* depuis quarante-cinq ans. Il se rappelle d'avoir vu un essuie-main propre dans un atelier pendant la première année de son apprentissage.

Un écho de Washington dit que le président des Etats-Unis a adressé le 4 juillet un message à Lord Lansdowne lui disant que la question des pêcheries tombait dans l'insignifiance à côté du bon marché prodigieux chez le Vrai Brazeau No 47 rue St Laurent. La concurrence sort de ses gonds lorsqu'elle apprend que chez Brazeau on achète toutes les cigarettes importées pour 10 cts le paquet lorsqu'on les vend 15 cts ailleurs. Il en est de même des cigares importés. Les cigares domestiques sont toujours à moitié prix.

LE SIGNALEMENT

Oscar Lagogué s'arrêta subitement de manger.

—Voilà quelque chose de bien étrange ! murmura-t-il.

Il cessa de tremper des mouillettes de pain dans la tasse de chocolat placée devant lui, et, prenant dans ses mains le journal qu'un instant auparavant il parcourait d'un œil distraité, il relut pour la seconde fois le passage qui l'avait si vivement frappé.

C'était la fin d'un article très long donnant force détails sur le crime de la rue Brisemiche, un épouvantable assassinat qui, depuis quinze jours, mettait en émoi la capitale et dont on recherchait vainement l'auteur. Cet article se terminait ainsi : "Le parquet de la Seine offre une prime de dix mille francs à la personne qui arrêtera ou fera arrêter l'assassin de la rue Brisemiche. Rappelons, à ce propos, à nos lecteurs que cet individu est signalé, comme il suit : trente-cinq ans environ, taille moyenne, cheveux bruns, barbe brune taillée en pointe, teint mat, vêtu d'un pardessus de drap foncé, coiffé d'un chapeau de soie haute-forme ; porte autour du cou un foulard de soie à raies bleues et rouges."

—Voilà qui est bizarre, fit Lagogué : ce signalement est absolument le mien. J'ai trente-cinq ans, la taille moyenne, les cheveux bruns, la barbe en pointe, le teint mat, et, pardessus le marché, je porte un paletot de drap foncé, un chapeau tuyau, et j'ai l'habitude de me mettre autour du cou un foulard qui est, comme celui de l'assassin, en soie rayée de bleu et de rouge. Bizarre coïncidence !

Il but d'un trait sa tasse de chocolat et commença à faire sa toilette.

Il avait presque oublié déjà ce qu'il venait de lire lorsque, en se coiffant, il vit son image reflétée dans le miroir accroché au montant de la fenêtre.

—Il n'y a pas à dire, fit-il en souriant ; je ressemble à cet assassin comme deux gouttes d'eau. Il serait drôle que quelque pauvre diable, alléché par la prime de dix mille francs et croyant avoir la main heureuse, me fit arrêter ! Ce serait très drôle, vraiment !

Une idée qui, en ce moment, lui traversa l'esprit calma un peu sa gaieté.

—Si, par hasard, cela arrivait, pourrais-je fournir un alibi en indiquant ce que j'ai fait le jour du crime ? A quoi, diable, ai-je employé mon temps il y a quinze jours ? Ma foi, je n'en sais absolument rien. Mais je suis par trop naïf de m'inquiéter de pareilles choses !

Il était habillé, prêt à sortir, pour faire comme tous les jours une promenade qui lui donnerait de l'appétit pour son second déjeuner.

Au moment de prendre son paletot accroché à un porte-manteau, il se ravisa, courut à sa commode et sortit d'un tiroir un pardessus d'été en drap noisette très clair qu'il enfila aussitôt.

—Tout est possible, fit-il comme pour s'excuser. Il vaut mieux attrapper un rhume que s'exposer à des ennuis.

Et, bien qu'on fût en décembre et qu'il fût un froid excessif, il n'enroula pas autour de son cou, ainsi qu'il en avait l'habitude, son foulard de soie aux raies rouges et bleues.

Dans la rue, il lui sembla que les passants le regardaient d'un drôle d'air. Il en fut surpris désagréablement. Un monsieur qui, lorsqu'il gèle à pierre fendre, se promène vêtu d'un beau pardessus en drap noisette, ne devrait pourtant pas s'étonner qu'on se retourne pour le contempler. Lagogué, ne pensa pas un seul instant à l'excentricité de la mise ; ce maudit signalement qu'il avait lu dans le journal vint hanter son cerveau comme une obsession.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il entra chez un coiffeur.